

## Lundi 17 janvier

“J’AURAIS PRÉFÉRÉ ne jamais connaître Manille, ses couchers de soleil, ses trottoirs, sa Montagne fumante\*... » James Scott McJohnson griffonnait ces pensées maussades au revers de sa carte d’embarquement, lorsque l’Airbus A320 qui le transportait depuis Singapour se posa en trois rebonds sur le tarmac du Ninoy Aquino International Airport. Il régla sa montre sur l’heure locale : 13 h 15, glissa sa fiche de débarquement dans son passeport, et poussa un soupir de soulagement en maudissant le crétin qui avait fait sa réservation. Vingt-quatre heures pour venir de Virginie ! Trois escales, dont deux avec changement ! Tout ça pour une économie de bouts de chandelles ! Cela dit, depuis Los Angeles, il avait pu apprécier le service de la Singapore

---

\* Les astérisques renvoient au lexique en fin de volume (p. 262).

Airlines. Les hôtesses de cabine rivalisaient de beauté, de charme et d'élégance dans leur *kipao*\* fendu jusqu'à mi-cuisse ; toujours souriantes, toujours disponibles. Rien à voir avec les vols intercontinentaux des compagnies occidentales.

Les repas avaient été plus que corrects. Le chardonnay, servi à discrétion, dégageait des arômes de vendanges tardives, fruits jaunes gorgés de soleil. En fin connaisseur, Scott McJohnson le faisait rouler en bouche de longues secondes pour en savourer les parfums et la structure sur la longueur, avant de le laisser filer dans son gosier, hiler, les yeux mi-clos tout en continuant de faire ruisseler les larmes du nectar sur la paroi de son verre. Finalement, le plaisir compensait la durée du voyage. Tout ça pour retrouver cet enfoiré de Murdoch, planqué dans l'un des faubourgs les plus glauques de la capitale la plus glauque du pays le plus glauque qu'il lui ait été donné de connaître : Manille, Philippines.

Le copilote demanda au personnel de bord de se préparer pour le dernier virage, ordonna de désarmer les toboggans et de vérifier la porte opposée, invita les passagers à rester assis jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil. La consigne ne concernait visiblement qu'une partie de la cabine... Une vingtaine de passagers extirpaient sans attendre leurs sacs des coffres à bagages au-dessus de leur siège tandis qu'une hôtesse tentait désespérément de les faire rasseoir. McJohnson soupira en dodelinant de la tête. Ses cervicales craquèrent de plaisir. L'appareil s'immobilisa et le pilote coupa les réacteurs. L'Américain, la cinquantaine bedonnante, se leva, plongea son

regard dans les yeux de l'hôtesse et lui réclama son revolver. Sans être gros, sa masse en imposait autant que son assurance pour ne pas dire son arrogance. McJohnson avait atteint ce moment de l'existence où l'on peut basculer du jour au lendemain dans le troisième âge. Il suffisait d'un accident, d'un moment de relâchement, d'une faiblesse. Il le savait et résistait, la tête haute, un peu trop parfois, l'œil clair sous ses sourcils broussailleux. Il sourit à l'hôtesse.

— Voulez-vous bien demander au commandant de me rendre mon arme?

La voix du copilote grésilla de nouveau dans les haut-parleurs. Elle invitait le passager James Scott Mc Johnson à se présenter au personnel de bord. L'Américain écarta l'hôtesse de l'allée...

— Excusez-moi mademoiselle, on m'appelle.  
...se fraya un chemin sans ménagement, traversa la cabine *Business* puis la *First*, déboucha à l'avant au moment où la porte s'ouvrait, saisit le Smith & Wesson modèle 586 que lui tendait le steward et s'engouffra dans la passerelle couverte à l'entrée de laquelle deux hommes l'attendaient.

— Salut Mc Johnson. bienvenue aux Philippines! On m'a annoncé ton arrivée hier, je n'ai même pas eu le temps de me raser! Comment ça va?

— Ça ne me fait jamais plaisir de te voir, Sarmiento.

— Je sais. Pas autant que moi, j'espère. T'as fait bon voyage?

— Minable! Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Le capitaine José Sarmiento, que ses collègues et ses proches appelaient familièrement *Totoy\**, ne s'attendait

pas à plus de chaleur de la part de son homologue américain. Vingt ans n'avaient pas suffi à effacer la sale affaire à laquelle les deux hommes avaient été mêlés et chaque fois qu'il posait le pied aux Philippines – était-ce dû à la fatigue du voyage? – le lieutenant Scott McJohnson ne pouvait s'empêcher de revivre les scènes de violence associées à son premier séjour dans l'archipel. Comme la simple évocation des Philippines, elles le métamorphosaient. Ses lèvres se pinçaient, ses narines se dilataient, des tics le secouaient. Alors, inmanquablement, l'injure fusait : « Pays de merde ! »

Le second homme était en poste dans la capitale philippine depuis à peine deux ans. La trentaine ambitieuse brillait dans ses yeux, la raie sur le côté soigneusement dessinée, il tendit la main à son compatriote.

— Glenn Hamilton, chef du Bureau de liaison. Soyez le bienvenu, lieutenant. Nous vous avons réservé une chambre dans un hôtel calme et discret, pas trop loin de l'ambassade.

Depuis l'indépendance accordée par les États-Unis à leur ancienne colonie, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Bureau de liaison coordonne les relations entre les bases américaines de Subic et Angeles avec l'état-major philippin ; une mission trop délicate pour être confiée à des diplomates de carrière. Dans les faits, la mission du Bureau consiste à assurer l'allégeance de la hiérarchie militaire locale à Washington. Le Bureau sélectionne les officiers philippins dignes de parfaire leur formation à West Point\* mais, surtout, distribue les enveloppes qui soudent l'amitié. Officiellement rattaché au Département d'État, le Bureau est directement géré depuis Sangley\*.

Pendant longtemps, les Américains ne se sont pas embarrassés d'autant de prudence. L'agence désignait l'ambassadeur parmi ses meilleurs officiers. McJohnson avait d'ailleurs fait ses classes avec Henry Byroade, l'un d'entre eux, au début des années soixante-dix, et vécu sa première heure de gloire en 1972. Les Marcos avaient déjà pillé une bonne partie des richesses du pays, mais cela ne leur suffisait pas aussi avaient-ils décidé d'imposer la Loi martiale pour écraser toute opposition. Mc Johnson avait su habilement profiter des bonnes relations que Byroade entretenait dans l'entourage d'Imelda pour obtenir d'un des douze hommes de confiance auxquels Marcos avait confié la tâche de le rédiger, une copie du fameux décret 1081\* avant même sa proclamation. Richard Nixon avait été impressionné par la manœuvre et avait remercié Mc Johnson en personne, mais cela n'avait pas suffi à convaincre le président d'intervenir, tant la plus grande démocratie du monde a toujours préféré une bonne dictature à un régime soutenu par Pékin ou Moscou.

Les trois hommes remontèrent la passerelle et enfilèrent les couloirs sinuant des salles d'embarquement à l'aérogare. Le soleil dardait ses rayons à travers les baies vitrées auréolées des vapeurs de kérosène.

— C'est gentil d'être venu me chercher, Totoy...

— Tout le plaisir est pour moi, Mc Jo. Il paraît même qu'on va passer quelques jours ensemble. On n'te l'a pas dit ?

— Non. Où puis-je m'en plaindre ?

— Nulle part. Ce sont les ordres, Mc Johnson, il faut obéir.

Trois cent cinquante passagers d'un vol en provenance de Dubaï arrivé un quart d'heure plus tôt, formaient dix rangées parfaitement alignées devant les guichets de l'immigration. Mc Johnson en bras de chemise, le veston balancé sur l'épaule droite, émit un sifflement d'admiration.

— Quel changement ! Je n'en reviens pas !

— Quoi ?

— Je n'ai jamais vu des types aussi disciplinés par ici !  
Qu'est-ce que vous leur avez fait ?

— Ben tu vois... On se développe. Même sans vous.

Le capitaine Sarmiento entraîna les deux Occidentaux vers la file de gauche, réservée aux diplomates et aux « personnalités » de passage. Mc Johnson présenta son passeport, Sarmiento et Hamilton leur badge. Ils patientèrent un petit quart d'heure devant le tourniquet à bagages, puis celui-ci se mit à cracher le contenu de la soute du vol SQ 910. La valise du lieutenant Mc Johnson, reconnaissable à ses bardes d'autocollants, déboucha dans les premières. Il l'arracha du tapis sans effort.

Les trois hommes franchirent la double porte automatique, traversèrent d'un pas décidé le hall d'accueil, étrangement vide depuis que l'accès en était réservé aux voyageurs, chaussèrent leur Ray Ban dans un même mouvement et se jetèrent dans la fournaise humide de la mi-journée. Mc Johnson sentit la transpiration ruisseler instantanément sur son torse velu, marquant d'une tache ses aisselles et le travers de ses pectoraux. Un véhicule de service les attendait, moteur allumé. L'officier américain s'y engouffra avec une telle rapidité qu'il bouscula la

jeune femme assise à l'arrière. Pour la première fois, il manifesta un semblant de civilité et s'excusa.

— Excusez-moi, mademoiselle. Je ne vous avais pas vue. Lieutenant James Scott Mc Johnson, DEA\*, mais vous pouvez m'appeler Scott.

— Enchantée lieutenant. Docteur Wong Jinling, mais tout le monde m'appelle Lunining ou encore Ning, si vous préférez.

Dans son tailleur blanc et son chemisier mauve, la nièce du capitaine Sarmiento ressemblait plus à une femme d'affaires de Hong Kong qu'à un médecin philippin. Mc Johnson s'attarda sur les genoux de la jeune femme, délicatement croisés. Malgré la chaleur, elle portait des bas!

— Vous venez d'atterrir?

— Non, je suis arrivée depuis quelques jours déjà. En fait, je vais au terminal des vols intérieurs. Ce n'est qu'à cinq minutes...

— À vol d'oiseau?

La jeune femme sourit. Arrivée quelques jours plus tôt des États-Unis, elle aussi, elle avait perdu l'habitude des fortes températures et regrettait presque de s'être engagée à visiter sa famille, sur une petite île des *Visayas*\* où il lui faudrait bien renouer avec la vie simple de son enfance.

Depuis la fermeture de l'aérogare aux personnes accompagnant les voyageurs et en raison des retards légendaires des vols de la compagnie nationale, les abords de l'aéroport international de Manille ressemblaient à un campement. Des familles entières prenaient position

sur les parkings, tôt le matin, dans l'attente du retour d'un parent, sortaient le pique-nique, les bières de la glacière et tendaient une bâche sous laquelle se poser à l'ombre pour une attente indéterminée. Passé 10 h, il n'était plus possible de trouver une place à moins de cinq cents mètres. Le gyrophare et la sirène n'impressionnaient personne. Mc Johnson pouvait toujours peser, la voiture n'avancait pas plus vite.

Ils finirent par se frayer un chemin au milieu de cette joyeuse pagaille et filèrent vers le terminal réservé aux vols intérieurs où Wong Jinling les quitta une demi-heure plus tard. Le lieutenant Mc Johnson alluma une Lucky Strike. Sarmiento sortit deux bières du compartiment réfrigéré sous le tableau de bord, les décapsula en coinçant le goulot dans le cendrier et en tendit une à chacun des Américains.

— Tu n'en prends pas, Totoy? Elle est empoisonnée?

— Non, je ne bois pas d'alcool dans la journée... Si tu me parlais un peu de ce que tu viens faire par ici, Scotty...

— Je ne m'appelle pas Scotty et je ne t'autorise même pas à m'appeler Scott.

— Très bien. Si vous me parliez un peu de ce que vous venez faire par ici, lieutenant? Ça te va comme ça?

— Je viens retrouver un type dont on a perdu la trace depuis quelque temps.

— Ah oui! Quel genre de type?

— Un dealer de coke que nous avons retourné et qui a disparu.

— Ça fait longtemps?



— Qu'il a disparu? Trois bons mois, déjà...

— Et tu t'en inquiètes seulement maintenant!

— Si je devais me précipiter à chaque fois qu'un type prend quelques jours de vacances...

— Sous ce climat, trois mois suffisent pour sécher...  
Qu'est-ce qu'il faisait pour toi ce « Type »?

— Il travaillait... Ça te va comme réponse?

— Non. Un dealer de coke qui travaille aux Philippines pour un flic américain et disparaît au point que le lieutenant James Scott Mc Johnson parte à sa recherche en personne... Ce n'est pas commun.

— Ben tu vois, Totoy. Je suis comme toi: un p'tit flic. On me dit d'aller chercher un type au bout du monde... Je ne pose pas de question et j'y vais. Si le Bureau de liaison ne t'a rien dit ou rien fait dire, c'est probablement que tu n'as rien à savoir de plus que ce que tu sais et si tu as d'autres questions sur le sujet, tu as le choix de les poser à monsieur Glenn Hamilton, ici présent, ou au général Santos. C'est avec lui que nous discutons.

— Tu peux au moins me donner le nom de ce « type », je le connais peut-être?

— Murdoch. Harry Murdoch. Canadien francophone. Amateur de chair fraîche et de bons vins. La cinquantaine grisonnante.

— Qu'est-ce qu'un dealer de coke peut bien faire par ici comme boulot pour les Américains, Mc Jo?

— Tu poses trop de questions, Totoy, et pas à la bonne personne. Je n'ai pas de détails à te donner. Vois ça avec Santos, je te l'ai déjà dit. Raconte-moi plutôt comment va la vie par ici?

— Ne me dis pas que tu t'intéresses à ce « pays de

merde» maintenant, je ne te croirais pas. Tu aurais trop l'impression de t'abaisser, pas vrai? Rassure-toi, ici rien ne change vraiment : les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent. Rien d'original en soi, n'est-ce pas? Mais que veux-tu, dès qu'un pauvre se construit une cabane, un typhon ou un tremblement de terre la lui réduit en planches! Pas d'chance, hein? C'est la faute au typhon ou au tremblement de terre. Si les riches devaient s'occuper de toute la misère du monde, ils ne feraient plus que ça et il faut bien qu'il y en ait pour faire tourner ce pays...

McJohnson écoutait d'une oreille distraite, écrasant chacune des bulles de sa bière d'un coup de langue contre le palais. Derrière la vitre, Manille grouillait au rythme des pétarades lâchées à chaque accélération par les pots perlés des *jeepneys*\*. Le chauffeur multipliait les embardées, à gauche, à droite, pour gagner une place, parfois en grignoter une demi ou juste un quart. Les uns et les autres s'invectivaient à coups de Klaxon. Les vendeurs de cigarettes, de journaux, de bonbons... ou de rien du tout, quémandaient quelques piécettes aux feux rouges. Pour autant, McJohnson ne voyait personne proposer de *Sampaguita*, les fleurs de jasmin porte-bonheur que les gosses de la rue vendaient jadis.

La voiture s'arrêta à hauteur d'une femme, accroupie à même le trottoir devant la bassine en plastique bleu dans laquelle elle lavait son linge, et il comprit ce qui, depuis leur départ de l'aéroport, manquait au décor. Tout était là, comme il y avait dix ans, comme il y avait

vingt ans. Tout... sauf les sourires. "Si les Philippines ne font plus rire, même les Philippins", se dit-il...

L'Américain ouvrit la vitre, le temps d'envoyer valser d'une pichenette le mégot de sa Lucky Strike. Une bouffée d'air humide où se mêlaient des relents de viandes grillées, des émanations de gaz d'échappement et cette odeur si désagréable d'eaux usées qui, pendant la saison des pluies, déborde des rives de la Pasig et enserre Manille dans une puanteur insoutenable, s'engouffra dans l'habitacle. Il remonta le carreau aussitôt.

La voiture fit un crochet par l'ambassade américaine, le temps de déposer Hamilton, puis s'immobilisa sur Maria Orosa Street, devant le siège de la Rock Mountain Bank. Les gardes abaissèrent les canons de leurs pétoires et Mc Johnson pénétra dans le bâtiment. Un bref échange de mots suffit à l'identifier et le comptable en chef lui fit signe de passer dans la cabine N°3. Deux signatures plus tard, et après en avoir vérifié leur nombre dans la compteuse, le guichetier posa sur le comptoir quatre cents coupures de cinq cents pesos : deux années de son minable salaire ; une année pour les Philippins les plus chanceux ; une vie, voire plus, pour la majorité d'entre eux ! Pour Mc Johnson, ces mille cinq cents dollars représentaient les « faux frais » de son séjour. Il fourra une liasse dans chacune de ses poches intérieures, frappa le comptoir d'un coup de poing et s'en fut.

Son dîner, il l'expédia en compagnie du capitaine Sarmiento dans l'un des derniers restaurants d'Ermita où des musiciens aveugles viennent pousser la chansonnette